

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 37

Artikel: Âge critique
Autor: Mc.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— A votre tour d'y aller sans façons :

De votre nez, ma foi, le mien est au moins frère.
— Donc, nez pour nez, nous sommes quittes. Touchez là et sans rancune

Tenez, tandis que nous en sommes sur le chapitre des nez, laissez-moi vous conter une petite aventure dont le mien fut le héros. Mes amis la connaissent bien.

Il y a de cela déjà quelques années. Je fis, avec deux d'entre eux, une course de trois jours, dans la montagne, durant laquelle le soleil — un soleil comme celui qui nous rôtit en ce moment — nous tint fidèle compagnie. Mon nez en pâtit sérieusement ; il lui fallut bien quelque temps pour reprendre son aspect normal.

Or, le soir du troisième jour, nous soupâmes dans un restaurant d'une de nos petites villes du grand district.

Lorsque la sommelière, — une Française alerte et enjouée — répondit à notre appel, elle ne put, à ma vue, retenir ce cri, parti du cœur et salué d'un joyeux éclat de rire de mes compagnons : « Oh ! quel nez ! »

Je ris aussi ; un peu jaune, tout d'abord. Puis, je compris que le mieu encore était de m'associer à l'allégresse que mon nez avait provoquée et dont il devait, jusqu'à la fin du repas, faire tous les frais. Ce qu'il en entendit ! Et si je ne fus le plus sincère, je ne fus pas le moins cruel.

Eh bien, mon pauvre appendice nasal supporta vaillamment, sans rougir, — il ne le pouvait plus, hélas ! — l'assaut de tous ces quolibets. Et il ne m'en voulut pas de mon ingratitude ; il m'est resté fidèle, comme vous le voyez, accomplissant, aussi modestement que cela lui est possible, sa mission. Les nez sont bons ; ils le sont en proportion de leur taille.

Un an plus tard, une circonstance me rappelait dans la même ville. J'y allais rendre les derniers devoirs à un pasteur de la localité. Cette triste cérémonie avait fait accourir un grand nombre d'ecclésiastiques, venus de tout le canton pour accompagner au cimetière un collègue très aimé et estimé. Pour la plupart des habitants de la petite cité, ces messieurs du dehors, en chapeau haut de forme, en redingote et pantalon noirs, étaient tous des ministres.

Après les funérailles, nous allons, un ami et moi, souper dans le restaurant où je m'étais arrêté l'année précédente.

La sommelière se présente. C'était la même. En m'apercevant, elle fait un soubresaut, mais se remet aussitôt.

Toutefois, durant tout le repas, elle me lance des regards à la dérobée.

Je comprends très bien ce qui se passe en elle, mais n'en laisse rien voir.

A la fin, cependant : « Dites-moi, mademoiselle, fais-je, souriant, vous me regardez bien ; serait-ce une indiscretion que de vous demander ce qui me vaut cette faveur ? »

— Oh !... m'sieu... excusez-moi... Je... vous... Eh bien, vous me rappelez un monsieur qui est venu dîner l'année dernière ici, et avec qui nous avons beaucoup ri.

— Ah ! vraiment ! Un gai compagnon, alors ?

— Oh ! oui, m'sieu. Et puis, il avait un nez !... oh ! m'sieu, un nez !...

— Oui, oui... c'est dire que moi aussi...

— Ah ! non, m'sieu ; c'est pas ce que je veux dire. Il est vrai que le monsieur en question revenait de la montagne et qu'il avait un peu senti le soleil... Enfin, c'est ce qu'il assurait... Oh ! mais quel nez ! Et ce qu'on lui en a dit...

Elle partit d'un grand éclat de rire.

— Et si c'était moi, le monsieur au nez ; qu'en penseriez-vous ?

— Oh !... m'sieu, c'est pas possible... Il est vrai que...

— Que... que... il y a de la ressemblance et que si ce n'est pas encore le monsieur, c'est du moins le nez. Eh bien oui, mademoiselle, le monsieur en question c'est moi, et ce nez est celui sur le dos duquel, si je puis ainsi m'exprimer, vous en avez tant dit. Mais, n'avez pas peur, mon nez est un bon nez, il ne vous en veut pas.

— Comment, m'sieu, c'est vous ?... En effet, c'est bien vous... Alors, m'sieu, je vous en supplie, pardonnez-moi. Si j'avais su que vous êtes pasteur, jamais je ne me serais permis...

— Et pourquoi donc ?... Avec les pasteurs, ainsi qu'avec le ciel, il est des accommodements. D'ailleurs, rassurez-vous, je ne suis point pasteur, je n'en ai que l'air ; l'habit ne fait pas le moine. J.

La porte du chalet. — Des touristes sont assis devant un chalet des hautes Alpes.

— Vois, Hélène, dit une dame à une autre, la mignonne chaumière aux petites fenêtres et à la petite porte.

— Je me demande comment ils entrent leur piano.

Les enfants terribles. — Une dame en visite croit devoir complimenter le maître de la maison à propos de ses rejetons.

— Qu'ils sont charmants ! s'écrie-t-elle ; je n'en connais pas de plus sages.

— Le papa, se rengorgeant : « En effet, ma femme les élève à merveille. »

— Oh ! tu sais, papa, remarque la cadette, elle t'élève aussi très bien,

L'aigle et la taupe.

On taille de nouveau, à grands coups de pioche, dans le pavé de St-François, qui date de six ou huit mois à peine.

Après le téléphone, qui posait son réseau souterrain, ce sont maintenant les trams, qui déplacent leurs rails. Bien sûr que l'eau, le gaz et l'électricité, pioche en main, n'attendent que leur tour.

Tout le monde peste contre ces éternels bouleversements, mais, en silence, à présent, car il n'y a rien à faire. A Lausanne, paraît-il, c'est fatal. Le seul remède ou plutôt palliatif serait l'adoption des échasses. Nous en userions déjà si le beau sexe ne faisait encore quelque difficulté. Il semble pourtant qu'après la bicyclette ;... mais les dames ont des raisons que les hommes ne comprennent pas toujours.

Un de nos lecteurs, qui habite au-dessous de la gare, se plaignait aussi à nous des bouleversements presque continuels de la chaussée des avenues créées récemment dans son quartier.

« Pourquoi donc, nous disait-il, dans son dépit, ne modifie-t-on pas les armoiries de notre bonne ville, qui ne répondent plus du tout à notre temps ? Au lieu de l'aigle impériale, c'est une taupe qui devrait figurer sur l'écusson lausannois. »

In extremis. — Entre patron et employé.

— Vous avez à peine vingt-deux ans et vous voulez déjà vous marier ; c'est donc une belle dot ?

— Non, monsieur.

— Alors vous êtes amoureux ?

— Pas davantage.

— Mais alors ?

— Je voudrais avoir huit jours de congé !

La préire.

Dein voutron numéro que l'a été imprimâ l'ai dza grand tein, vo z'ai raconta ou'n'histoire dé préire que l'on fazâ dein lo villho tein ti lè iadzo qu'on se mettâ à trabllia po dinâ et mimameint po soupâ, afin de remachâ lou bon Diu que ne vo'laissivè pas crèva de fan. L'iré onna bouna mouâ que noutrè z'arrièrè-père-grands et mimameint lau z'ancètrès avant apprâ dau tein que lè Bernois veniant dima dein lou canton dé Vaud, qu'on appellâvè adon « Pai dé Vaud », ca lè régents d'adon terivant on par de quartèrons de bliâ po appreindre âi z'effants à préi. C'ein fasâ partia dau programme, coumeint on dit ora.

Dein ti lè mènadzo ein avâi adi ion qu'iré tserdzi dé dere : « Dieu nous nourrisse, etc. », âo bin : « Notre Père » quand failâ allâ dein son lli po se reposâ tantié âo leindèman matin.

D'habitude iré on vallottet que préivè et, quand irant dou, préivant à tor.

Ma tot cein veniâ d'habitude et n'iré pas dau sérieux, la mâiti dau tein. Vo z'alla vaièrè.

Dein on mènadzo dau Dzorât, l'ai avâi dou dé stau vallottets qu'iré on pllaisir de lè z'oure récita la préire, et quand on étranzdi veniâ on bocon tard po dina, lou père — qu'on appellâvè l'huissier — lè fasâ préi encora on iadzo. Ne sé pas se l'iré huissier de la municipalità âo bin de la justice de pex, mâ on desa à sè dou valets : Abram à l'huissier et Daniet à l'huissier.

L'est don Abram et Daniet que remachâvant lou bon Diu quand tot lou mondo iré prêt à eimpogni la couilli po medzi la soupa.

On dzo que l'huissier avâi onna vesita qu'iré arveiva on pou tard, Abram et Daniet avant ti dou préi.

Lou leindèman âo momeint de medzi la soupa, l'huissier d'outè son bounet, djeint lè mans et dit : « On va préi ». Abram et Daniet sè vouaitant, ma ni l'on ni l'autro ne pipant mot por cein que lau z'iré coumanda. Daniet dit à Abram : « L'è à te à préi » ; Abram répond : « Yè dza préi hier, l'è à ton tor ». « Mé assebin yè préi, mimameint lou derrâ, que dit Daniet, l'è don à te ». Cein douré on bon momeint. L'huissier atteinda, ma rein ne vint. Ye vouaitè sè dou valottets et quand s'è apèchu que ni l'on ni l'autro ne volliâvant dere : « Dieu nous nourrisse », s'è met en colère, baillè on coup de poing chu la trabllia que la reinvèsa la soupa qu'iré dein lè z'assiète et dit : « Quin que vo préi, melions dau diabllio. Allein, Daniet, préi te ». « Puisque faut préi, on préièrè, que dit Daniet, ma tonnerre ! » Et baillè assebin on coup de poing chu la trabllia.

Ein deseint la préire, Daniet à oblia exprès de dere : « Dieu bénisse mon père ». L'huissier s'en est apèchu et l'a recoumeinci à faire dâi djurements que fasant dressi lè tiètè, et, à fin de comptou, preind la terrena et la met ein bounet à Daniet. La soupa que restâvè a éta fotia et nion n'a pu in medzi quiè on par de coullièra qu'iré dein lè z'assiète.

Du adon, l'affère l'a mi été, car ti lè dzors l'huissier marquâve chu l'ermana de Berna et de Vevâ lou nom dau vallottet que dévessâ fonchouna.

DJAN DE LA BIORDA,

Age critique.

On nous écrit : « L'autre jour, dans une auberge du Jorat, je rencontraï un de nos anciens négociants, en vacances.

— Alors, vous ici ? m'écriai-je.

— Eh bien, oui ; j'y suis depuis quatre semaines avec ma famille.

— Comment donc se fait-il qu'un enragé alpiniste — vous l'êtes toujours, n'est-ce pas ? — n'aille pas prendre ses quartiers d'été dans la montagne ?

— Oh ! bien, mon cher monsieur, j'en suis arrivé à l'âge où l'on aime voir les montagnes d'en bas, les églises, du dehors, et les pintes, du dedans. » Mc.

La laideur des Suissesses.

On nous communique l'annonce suivante, parue dans le *Journal* de Paris :

M^r 35 a. b. sit. d. charm. ville lac Léman, moral et phys. dist. grand, bonne constitution, ay. le culte de la beauté, n'aim. p. l. Suissesses à cause de l. mauv. dents et extrêm. massives, dés. mariage av. Française. Il la veut très belle, taille élanc. et réun. la p. g. somme de perfect. p. être aimée et l. don. de b. enfants. Phot. reuv. et rép. gar. à t. l. sér. pers. p. h. s'abstenir. Porteur billet banque français 100 fr. 607 F. 3549, poste restante, Genève.

Les mauvaises dents et les extrémités massives des Suissesses ! Vous n'êtes pas galant pour deux sous, monsieur le candidat au conjugal. Peut-être vous est-il arrivé, dans la « charmante ville du lac Léman » où vous séjourniez, d'avoir rencontré une laideron — qui n'était, qui sait ? pas même une Suissesse — et, comme l'Anglais jugeant des Françaises par la fille rousse qu'il avait vue dans une auberge de Boulogne, vous en concluez que nos femmes et nos filles sont des édentées et ont des mains et des pieds de géant.

Sachez, aimable monsieur au « moral et au physique distingués », que les Suissesses ont les dents pour le moins aussi saines que les Parisiennes. C'est ce que nous déclarons un dentiste à qui nous avons communiqué votre annonce.

Quant à l'élégance et à la finesse des extrémités, nos compagnes n'ont pas la fatuité de se croire toutes des perfections. Quel est le pays, au reste, où les femmes sans exception ont des pieds et des mains de duchesses ?

Il vous faut une femme « très belle » pour avoir de beaux enfants. Nous vous les souhaitons. Apprenez cependant qu'il arrive à des bambins beaux comme des anges d'avoir pour mère une bonne femme dont les traits ne rappellent en rien ceux de la Vénus de Milo, et cette vérité-là, le patois vaudois l'exprime dans un dicton bien connu chez nous : *Povetta tsatt' a bi menons.* V. F.

Le vermisseau. — Une maman à sa fillette :

— Oui, Margot, toutes mes robes de soie viennent d'un petit ver qui n'a pas plus d'apparence qu'un pauvre vermisseau.

— C'est papa, n'est-ce pas ?

Une étoffe qui durera. — Sur la place de la Riponne, samedi dernier. Une dame examine de l'étoffe et demande si elle est solide.

LE MARCHAND. — Si elle est solide ! Mais, madame, elle vous fera une robe qui vous durera éternellement, et après vous pourrez en faire encore un excellent jupon.

En attendant son tour.

Tandis que le pays est en armes, tout ce qui touche au militaire acquiert un nouvel attrait. Voici quelques passages assez curieux d'une lettre écrite à ses parents, en 1882, par un de nos jeunes compatriotes, en séjour à Ludwigsburg (Wurtemberg), pour y apprendre la langue allemande. Dans cette lettre, empreinte d'un sincère patriotisme, ce jeune homme fait, avec une naïveté charmante, une comparaison entre les armées suisse et allemande. Dès lors les choses ont bien changé de part et d'autre.

Nous reproduisons cette lettre telle qu'elle nous est transmise.



Quand nos jeunes conscrits Vaudois ou autres sont appelés sous les drapeaux, combien se plaignent des rigueurs du service, du mauvais temps, de l'ordinaire ; il en est aussi, c'est le petit nombre, il est vrai, qui montrent de la mauvaise volonté et même de l'insubordination. A ceux-ci, je souhaite un séjour de quelques semaines en Allemagne, dans une ville de garnison, ils en reviendront guéris de leur mécontentement ou négligence, et profondément reconnaissants de ce que nos autorités militaires font pour nos soldats.

En effet j'ai eu moi-même cette occasion, de voir journallement et de près ces pauvres soldats allemands, je dis pauvres, car ils sont vraiment à plaindre. Heureux sont nos recrues suisses, eif comparaison !

Dans sa tenue le soldat allemand est propre, pas une tache à l'habit, les boutons bien frottés, non seulement à leur surface extérieure, mais aussi intérieurement. J'ai vu des Généraux, pendant une inspection qui a lieu tous les mois, passer une revue des boutons et les retourner pour s'assurer de leur propreté à l'intérieur.

Pour la marche, je ne crois pas qu'il y ait une armée plus avancée. Les 3 ou 4 premiers mois du service qui dure trois ans sont employés à marcher ; chaque pas est divisé en quatre temps, chaque temps en 2 mouvements. Ceci a pour but de forcer les hommes à faire tous des pas de la même grandeur et à fortifier les muscles des jarrets ; rien d'étonnant après cela, qu'une pareille troupe fournisse 18 heures de marche.

La solde est minime : 22 pfennigs (à peu près 28 cent.) par jour. Le pain sans sel est généralement spongieux et toujours noir. Le reste de l'ordinaire est composé de soupe aux pois, fèves, haricots, pommes de terre, ou pain, accompagnée de 200 grammes de viande et d'un légume quelconque.

A côté de cela, quels traitements ne doit pas endurer la recrue. N'est-il pas au pas, un coup de pied dans les jambes, accompagné d'une épithète injurieuse, l'y remet de suite ; fait-il un faux mouvement, quelques bourrades, accompagnées d'injures, lui inculquent le commandement.

Et cependant, quelques-uns arrivent au plus haut grade qu'il leur soit possible d'atteindre : sergent. Ceux-là rendent sur d'autres épaulés les coups qu'ils ont reçus, et plus l'un d'eux a été maltraité, plus il prend à tâche d'être grincheux avec ses camarades devenus ses inférieurs. Oui, heureux le soldat suisse, se dit-on en voyant cela ; mais, en plaçant d'un côté la vie douce faite à nos soldats, et de l'autre, le rigorisme de l'armée allemande, arrive-t-on à un même résultat ? Malheureusement non. Je ne parle pas de l'exactitude des mouvements, ni de tout ce qui peut s'apprendre avec le temps ; mais pour la discipline et le respect dû aux supérieurs, nous sommes certainement bien en arrière, et ces deux choses, la discipline surtout, sont pour ainsi dire la force d'une armée.

Il y a une cause qui retarde dans l'armée suisse, les progrès dans ce sens, c'est l'idée trop répandue parmi le peuple Suisse, que la force militaire est inutile, et que nous n'aurons jamais à en faire preuve. On se trompe et de beaucoup. Ici l'opinion fondée ou non des militaires, officiers ou autres, est que la Suisse serait incapable d'empêcher une invasion de son territoire, dans l'éventualité d'une guerre avec la France, et cela sans parti pris, car les Suisses sont des mieux vus ici.

Je m'éloigne de mon sujet, cependant cette diversion montre dans quelle position nous nous trouvons vis-à-vis de nos grands voisins, non pas au point de vue des grands Politiques, mais simplement suivant l'opinion d'un peuple et d'une armée. En Suisse, cependant, nous avons une force qui ne se trouve pas aussi développée ici, c'est le patriotisme, non pas celui qui s'étale dans nos tirs Fédéraux, mais celui qui s'est montré plus d'une fois sur nos champs de bataille, et qui existe toujours dans le cœur de nos vrais Suisses. C'est une arme aussi, et une arme qui manque ici. On se bat quand il le faut ; non pas pour la liberté, mais pour le roi, et d'après ses ordres ; mais, verrait-on ici une force armée se former spontanément à la seule idée de la patrie en danger ? je ne le crois pas.

Le patriotisme est la force d'un peuple, mais la discipline est la force d'une armée ; c'est pourquoi,

pères de famille, entretenez dans le cœur de vos enfants cet élan de l'âme qui en fera de bons citoyens, et vous, mes jeunes concitoyens, soyez soumis aux ordres de vos chefs en temps et lieu. Ils ne sont jamais au-dessus de vos forces, et quand vous aurez ces deux choses, patriotisme et discipline, alors vous serez dignes de votre glorieux nom de Suisses.

Ludwigsburg (Wurtemberg), 25 février 1882.

L'indispensable. — Un père au prétendant de sa fille : « Je dois vous dire que mes moyens ne me permettent pas de doter Fanny ; elle n'aura qu'un modeste trousseau : piano, kodak, automobile, ... l'indispensable, quoi ! »

Les insectes mystificateurs.

Dans la lutte pour l'existence telle qu'elle se poursuit, dans la société aussi bien que dans la nature, le fort a toujours raison du faible. Mais la force n'est pas toujours symbolisée par la vigueur des muscles. L'intelligence, la persévérance sont aussi des forces, comme l'est encore l'habileté ou la ruse.

Il existe de par le monde une mouche bien paisible dont la chair constitue un véritable régal pour les oiseaux. Pour échapper à ses ennemis, ou du moins pour ne pas attirer leur attention, notre mouche n'a trouvé rien de mieux que de se faire passer pour une guêpe. Non seulement elle est parvenue à ressembler vaguement à celle-ci, mais encore au moindre soupçon de danger elle se fait un faux aiguillon avec ses pattes de devant ! Dressée en l'air, les deux pattes de devant bien serrées l'une contre l'autre et tendues au-dessus de sa bouche, elle a vraiment l'air d'une guêpe prête à piquer : ruse innocente, mais qui réussit à la pauvre bête.

Autre exemple. Parmi les innombrables chenilles, il en existe une dont le corps se termine par une sorte de queue plate de couleur foncée. Au moindre danger, cette chenille renverse sa queue sur son dos et redresse en même temps ses pattes ; tout simplement pour donner le change, car avec sa queue sur le dos, notre chenille a l'air de porter une punaise des bois que les insectivores ont en horreur !

D'autres insectes auxquels les oiseaux font la chasse s'ingénient à passer pour des fourmis insipides dont les insectivores ne veulent pas. C'est le cas d'une araignée qui à force de s'exercer arrive à se faire des antennes avec ses pattes et à circuler librement sous ce déguisement. Plus maligne encore est une mouche de l'Afrique du Sud qui ne quitte jamais une sorte de domino, véritable habit de mascarade, qui la fait ressembler, elle aussi, à une fourmi indigeste.

Ce qu'on a ri, hier soir, au Théâtre, non, c'est indigne ! C'était Galipaux. Galipaux dans *Bas-Bleu*, l'amusant vaudeville de Albin Valabréque, et dans *Monsieur Mansuet*, une comédie en 1 acte, de Galipaux lui-même, en collaboration avec G. Montignac. Galipaux incarne le rire et la gaieté ; et c'est un mérite rare, à notre époque d'affairisme égoïste ou de vague-à-l'âme stérile. On se demandera peut-être, en sortant d'une représentation comme celle d'hier soir, de quoi l'on a pu rire ainsi. De quoi ? Qu'importe. On a ri ; cela suffit ; cela fait du bien. « Parce que j'ai beaucoup fait rire, a dit Labiche dans son discours de réception à l'Académie, j'espère qu'il me sera beaucoup pardonné. »

KURSAAL. — C'est ce soir la dernière représentation de *M^{me} Célia Galley*, du Théâtre des Capucines. Cette artiste est une élève de Bertin ; elle imite avec un talent remarquable les célébrités féminines théâtrales, Sarah Bernhardt, Réjane, Yvette Guilbert, la belle Otero, etc.

ALMANACH DU CONTEUR 1904

paraîtra prochainement.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.